

TRAIT POUR TRAIT *Pascal Lamy est le négociateur de l'Union européenne à la réunion de l'OMC*

L'homme aux mollets d'acier

Baudouin Bollaert

Dans une Commission européenne qui ne se distingue pas par le brio de ses leaders, il fait figure de référence et de point d'ancrage.

Le « Monsieur Commerce » de l'Union européenne, c'est lui. Pascal Lamy, 53 ans, européen, français et normand, dans l'ordre ou le désordre. Il jongle avec les quotas, combat le protectionnisme, vante la régulation, discute des jours et des nuits avec les experts de l'OMC et se montre incollable sur les dossiers de l'agriculture, la propriété intellectuelle, l'environnement ou les normes sociales... Son credo ? Oui à l'ouverture des marchés, mais avec des règles du jeu.

Pour mieux comprendre la place qu'il occupe à Bruxelles et le rôle qu'il joue dans la mise en œuvre d'un nouveau cycle de négociations multilatérales, il suffit de se souvenir de son prédécesseur, le redouté sir Leon Brittan. Pascal a remplacé Léon, la fonction est la même, l'influence aussi, mais le style a changé du tout au tout. Le social-démocrate delorien est beaucoup moins dogmatique que le libéral-conservateur thatchérien. Et alors que l'un n'a jamais pu bénéficier de la confiance totale des Quinze – surtout des Français –, l'autre jouit pour l'instant d'une approbation quasi unanime.

Au départ, la partie était pourtant loin d'être gagnée. Un disciple de Mounier à la place d'un adepte de Smith et Ricardo ? Les ayatollahs du libre-échange ont froncé les sourcils. De vieux dossiers remontant à l'époque où Pascal Lamy était directeur de cabinet de Jacques Delors à Bruxelles sont remontés à la surface.

Mais rien n'y a fait. C'était oublier qu'on ne déstabilise pas facilement un homme qui dispose de vrais relais à l'étranger, connaît l'Amérique comme sa poche, parle l'anglais *fluently* et, en bon Normand, se sent plus anglo-saxon que latin...

En 1992, interrogé par le journal des étudiants de HEC qui lui demandait quel était son pays étranger préféré, il répondait sans hésiter « les Etats-unis ». Et ce partisan sincère d'un « village-planète » plus harmonieux et équitable n'hésite pas à combattre l'idée selon laquelle « le Grand Satan de la mondialisation serait responsable de la pauvreté ».

Ses défauts avoués – comme cet

autoritarisme qui lui avait valu les surnoms d'« Exocet » ou de « parachutiste » – se sont soudain mués en qualité. On loue son caractère. Dans une Commission européenne qui ne se distingue pas par le brio de ses leaders, il fait figure de référence et de point d'ancrage. Il est vrai qu'il connaît la maison sur le bout des doigts. « Sa rigueur, sa boulimie de travail et sa capacité d'analyse font le reste », ajoute un de ses collègues.

Il suffit de lire la presse britannique ou américaine, du *Financial Times* au *Wall Street Journal* en passant par *The Economist*, pour comprendre que ce pur produit de l'élite française – il est diplômé d'HEC, de Sciences po et de l'ENA – est aujourd'hui considéré comme un interlocuteur respecté, voire *The right man in the right place*. Dans le palmarès des meilleurs commissaires, il figure invariablement dans le trio de tête.

Son réseau d'amitiés est vaste : il va de Joachim Bitterlich, ancien conseiller diplomatique d'Helmut Kohl devenu ambassadeur d'Alle-

magne à Madrid, au Britannique Peter Mandelson, confident de Tony Blair, en passant évidemment par Robert Zoellick, un proche de James Baker devenu par la grâce de George W. Bush son *alter ego* pour le commerce côté américain. Sans parler, en France, des « penseurs » de la Fondation Jean-Jaurès, des sympathisants du Mouvement européen et du corps des inspecteurs des finances où Pascal Lamy dispose de vrais soutiens.

Après avoir longtemps travaillé dans l'ombre de Pierre Mauroy à Matignon, de Jacques Delors à Bruxelles ou de Jean Peyrelevade au Crédit lyonnais pour, dit-il, « serrer les boulons », le voilà donc depuis deux ans en pleine lumière, passionné par son « job de négociateur européen pour le commerce ». Et l'on découvre que ce catholique pratiquant pour qui socialisme rime toujours avec « justice et solidarité » n'est pas insensible aux feux de la rampe et soigne sa communication avec le professionnalisme d'une star hollywoodienne.

Il a d'ailleurs une « gueule » et sait en jouer. Il ne déparerait pas dans un film de Clint Eastwood sur la rude discipline des casernes : cheveux ras, œil bleu polaire, mollets d'acier, etc.

Mais ce moine-soldat du troisième millénaire sait aussi bien porter les cravates Hermès et le col anglais que le short et les Nike du jogger. Cette année – réunion de Doha exige – il n'a pas participé au marathon de New York. Mais, où qu'il se trouve, Pascal Lamy n' imagine par une journée sans courir au moins trente minutes. Peut-être pour éliminer – seule entorse connue à son ascèse de vie – la nicotine de ses cigarillos...

En matière de communication, il reconnaît pourtant avoir des progrès à faire. « José Bové est meilleur que moi avec les médias ! », ironise-t-il. Il sait aussi qu'un nouvel échec de l'OMC à Doha après celui de Seattle ternirait peu ou prou son image. Mais l'homme a la peau dure.

Il a même conservé intacte sa passion pour la politique, malgré un cuisant échec aux législatives de 1993 dans la 5^e circonscription de l'Eure, et ne désespère pas de trouver un jour « le Jean Monnet du XXI^e siècle ».



Pascal Lamy : « José Bové est meilleur que moi avec les médias ! » (Photo R. Valerion/Le Figaro.)